

XYZ. La revue de la nouvelle



Légaré

Gilles Pellerin

Numéro 101, printemps 2010

Anthologie : les meilleures d'XYZ depuis un quart de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (2010). Légaré. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 32–36.

Légaré

Gilles Pellerin

JE RESTE CALME. Je n'ai pas de mérite : je suis en chômage. Aucun rendez-vous à brandir comme un sauf-conduit, aucune relation à évoquer pour qu'on active la filière : je ne fréquente pas Monsieur Sésame. La réceptionniste est irascible, elle a rempli le formulaire d'inscription comme s'il y avait quatre-vingts copies carbone, il ne faudrait tout de même pas s'imaginer qu'elle puisse faire autre chose que des trous rageurs dans le papier ; lever les yeux, par exemple, m'inviter à m'asseoir, me faire savoir qu'on viendra me chercher quand mon tour sera venu.

Je n'ai plus qu'à attendre, je n'ai que ça à faire, attendre quelqu'un qu'on n'a pas identifié, préposé ? Sigouin ? agent ? tellement sa présence est improbable. Je comprends qu'il ne me reste plus qu'à m'absorber dans la lecture des passionnants prospectus qu'on a disposés sur les guéridons et les étagères, *Faire fructifier son capital* en dix, cent exemplaires. Le mauvais goût de ces salles n'a donc pas de limite, je n'ai pas une cenne, ceux qui m'entourent pas davantage, nous ne travaillons pas, nous attendons, il paraît que nous sommes de cela redevables à l'État. Dire que j'ai un jour quitté le confessionnal pour ceci, un rite d'humiliation périodique.

Je l'appellerai Légaré, celui qui ne vient pas. Il y met le temps, c'est vrai, d'où il ne faudrait pas conclure qu'il soit parfaitement assorti à son patronyme ; je me nomme bien Pellerin, suis néanmoins mécréant, agnostique, athée, tout ce qu'on voudra ; la réceptionniste, c'est Jolicœur.

Je reste calme. S'ils savaient ce qu'il m'en coûte. J' imagine que les soixante-seize feuillets ont abouti au service de traduction, à la Commission des droits de la personne, au détachement local de la GRC, au bureau de madame la député sans *e*, à Statistiques Canada et entre les mains d'un intervenant en phase active transposant en sabir, pour fins d'évaluation, mes prétentions au statut reconnu de non-travaillant,

c'est-à-dire de bénéficiaire. Je constate que le dernier mot rime avec *atrabilaire*.

Je suis calme, je me convaincs de l'existence du zen de la salle d'attente. Pour une fois, soyons autre, une image de l'Unicef pour le temps des fêtes, tiens, le chômeur pastel entrevoyant béatement l'avenir radieux. La promptitude de repartie n'est ici d'aucun secours, non plus que dans l'*autre monde*, celui du boulot, de la paie, du mon-cher-collègue, où mes sautes d'humeur, ce qu'on appelle parfois courtoisement ma *franchise*, me valent systématiquement d'être congédié. Considérons plutôt l'hypothèse paranoïaque qu'en m'imaginant autre j'incite l'homme invisible à faire appel à moi. Je pourrais m'appeler Lagacé, par cela en imposer d'office. Puisque Pellerin, puisque Jolicœur, je serais naturellement doux, répondant *oui* à tout ce qu'on me demanderait, à condition que ça ne prête pas à conséquence. Tout le monde s'en trouverait ravi, Légaré pourrait remettre mon dossier dans le classeur avec le sentiment du devoir accompli, et moi, je rentrerais à la maison retrouver le roman que je n'ai pas pris la précaution d'emmenner avec moi et que je serai bientôt trop vieux pour lire si on ne vient pas bientôt me chercher.

La factionnaire se lève. Je me concentre sur l'agréable vide derrière la plaque qui porte son nom — prénom : Madame. Mais la Jolicœur a tôt fait de revenir, un café à la main, trop sucré (ça se sent d'ici).

« Monsieur Lagacé. » Tu parles. Un peu plus et j'y croyais. D'autant plus que cette voix ne m'est pas inconnue. Je n'arrive pas à lui associer un nom ou un visage, si le type pouvait sortir de son repaire, venir à la rencontre de Lagacé, peut-être m'apercevrait-il, je suis assis au premier rang de concombres ; m'identifierait-il, on ne peut manquer de me voir ; ferait-il avancer mon affaire. Ne sort pas. Un grand efflanqué fait le trajet, audible, qui mène à la voix, traîne ses pieds devant Jolicœur, l'irrite que c'en est réjouissant. Je lui pardonne d'être Lagacé à ma place, le salaud qu'on appelle avant tout le monde, d'avoir la savate lourde comme un scaphandrier, d'avoir pour le parquet des attentions d'ongles pour un 33

tableau, de respirer comme une cornemuse emphysémateuse, d'afficher, lui, le calme avec indécence.

Du moins, ai-je trouvé à occuper ma pensée. C'est le début du zen. Cette voix. Sa couleur — brillante. Un clavier sans feutres. Cinq syllabes de rien du tout, « Me-cieux-La-ga-cé », et pourtant une certaine agitation dans l'assurance. Pas plus de trente ans. Des inflexions de blond — je déraile, je vois un grand blond de vingt-sept vingt-huit ans, glabre, le front haut, bout filtre.

En fait, je ne suis plus dans la graphologie sonore, j'ai peur de reconnaître un étudiant du temps où j'enseignais. Il avait suivi un de mes cours de sociopolitique. À un party de fin de session, se sachant condamné à l'échec, il m'a cherché noise devant tout le monde. Il lui restait une carte, pas la pire, l'intimidation publique. Il l'a jouée avec talent : il avait « bien aimé mon cours *Maurice Richard 301* ». Son ironie aigrette au-dessus du rock et des cendriers, les rires tout de suite, les autres qui se réjouissent de l'algarade. J'aurais dû lui répondre que si seulement il avait fait preuve d'autant de brio pendant la session... Au lieu de ça, rien. L'arbitre qui a le temps de compter jusqu'à dix. Le sarcasme était exemplaire, je l'avoue : j'avais fait de l'émeute du Forum les prolégomènes de la Révolution tranquille. Je donnais dans l'éducation populo, une façon d'être de mon époque sans verser dans le marxisme, le structuralisme, le keynesianisme, le péquisme ou le tantrisme. Avec le recul, j'appelle ça du bizounisme. Avec le recul. La Révolution tranquille, ils s'en contrecriaient, une simple histoire pour endormir les consciences ratatinées, quelques dates, quelques noms à retenir pour avoir les crédits au bout de l'année. J'insistais, je m'enfonçais : la symbolique du hockey, les mécanismes d'identification populaire — je n'avais pas la bosse de l'enseignement. Le temps m'a donné tort. Sur tous les plans : Révolution tranquille de mes fesses, enseignement, sociologie, discussion publique ou privée. Je n'ai pas la bosse de la socio, ni de. Ce qui ne veut pas dire que cette espèce de ténor avait raison, il ne tenait pas à débattre le point qu'il venait de soulever, il ne voulait qu'une

chose, afficher publiquement sa morgue, se poser comme le mouton noir que je ne manquerais pas de couler en corrigéant l'examen. Or, le sien était affolant de nullité, Révolution tranquille ou pas. En décrétant l'échec, j'en faisais un martyr de la liberté d'opinion. J'ai préféré son martyr à ce que j'estimais un mélange de veulerie et d'injustice à l'égard des autres étudiants si je lui consentais la note de passage.

Si le visage s'accorde à la voix, je vais y goûter, il se vengera, je devine sa délectation à la vue de mon cévé troué, il est bien capable de me recommander un programme spécial de réinsertion dans le monde du travail à l'intention des tarés. Pellerin ? votre nom me dit quelque chose... Vous n'auriez pas enseigné l'indépendance du Québec, je veux dire : la socio, dans un cégep ? Vous me paraissez professionnellement instable. Problème de compétence ?

La voix du Jugement dernier retentit, elle veut voir jeudi prochain des preuves de recherche d'emploi. Lagacé a choisi de ne pas paraître piteux — a-t-il choisi quelque chose ? La voix le poursuit de sa vindicte, tu m'as compris ? jeudi, la liste détaillée des employeurs contactés, les dates, les numéros de téléphone, à 9 heures pile, pour une fois tu vas te lever de bonne heure, ça va te faire du bien. Avec la voix, un gros gaillard moustachu, rubicond, faisant de l'apoplexie au travail une vertu. Rien à voir avec mon cancre du cégep. Je reste calme.

Ça vaut bien un petit café. Il reparaît un quart d'heure plus tard, un dossier à la main, la moustache trempée — en y regardant de plus près, elle a quasiment la dimension d'un croissant. « Monsieur Quenneville. »

Ce que la peur peut faire : il me semble que la voix a changé. Cinquante ans, du velours, tout à fait le timbre de ce comédien qui joue invariablement les avocats à la télé, comment s'appelle-t-il déjà ? Le cas Quenneville rapidement réglé, le gros entreprend de dérider le cerbère Jolicœur. Tout y passe, « Ma chère Madame, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour », une blague de Newfie, le son du cor au fond des bois, des sparages en forme de hiéroglyphes, Frank Sinatra 35

doubidoubidou, la panoplie de l'imitateur. Il s'amuse comme un fou, ça s'entend, il en avait besoin après le cas Lagacé, « une maudite pâte molle », il montre sa glotte aux mouettes qu'il n'y a pas ; de temps en temps le bruit émis s'apparente au rire. Et encore, elle n'a rien vu, au party de Noël, le bureau sera sidéré. Jean-Paul II, juré craché, « en personne pour vous crouser » ; il ne peut se retenir d'en donner un avant-goût ; je ne connais pas la voix du pape, alors. Ne manquerait plus qu'il soit ventriloque, la fête serait complète. Je déteste les variétés, je déteste les joyeux drilles, les imitateurs, l'humour, je déteste...

« Monsieur Pellerin. »

Il a ma voix.

Parue dans le numéro 32, hiver 1992.